

Turcs et turqueries

(xvi^e-xviii^e siècles)

I Frédéric Hitzel – 979-10-231-2209-1,





L'étude des relations diplomatiques et des récits de voyageurs du XVI^e au XVIII^e siècle atteste la réalité de regards croisés entre deux civilisations, l'Occident chrétien et l'empire du « Turc ». L'esquisse d'une Europe ottomane naît de ce dialogue.

Dans le même temps, les textes, mais aussi les divertissements nobiliaires et les spectacles publics – opéras, ballets, théâtres de la foire –, reflets d'un imaginaire collectif, dessinent l'image d'un Turc à l'européenne.

Couverture :

[Gian Giacomo del Conte ?], *Federico Gazino*, dessin, Venise, Fondation Querini-Stampalia, Ms cod. cl. VIII, fol. 20r° (cliché de Guy Le Thiec, avec l'aimable autorisation de la Fondazione Querini-Stampalia)

ISBN 978-2-84050-620-1



9 782840 506201

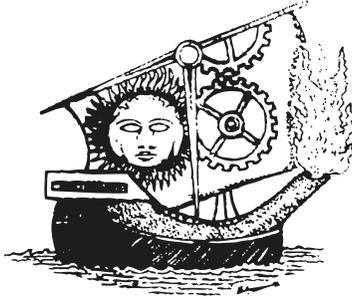
SODIS
F138-477



12 €



TURCS ET TURQUERIES (XVI^e-XVIII^e SIÈCLES)



Bulletin de l'Association des historiens modernistes
des universités françaises
dirigé par Lucien Bély

Turcs et turqueries

XVI-XVIII^e siècles

Préface de Lucien Bély



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2009
© Sorbonne Université Presses, 2022

ISBN papier : 978-2-84050-620-1
PDF complet – 979-10-231-2203-9

TIRÉS À PART EN PDF :

Préface – 979-10-231-2204-6
Introduction – 979-10-231-2205-3
I Elisabetta Borromeo – 979-10-231-2206-0
I Faruk Bilici – 979-10-231-2207-7
I Géraud Poumarède – 979-10-231-2208-4
I Frédéric Hitzel – 979-10-231-2209-1
II Guy Le Thiec – 979-10-231-2210-7
II Alexandra Merle – 979-10-231-2211-4
II Françoise Dartois-Laperyre – 979-10-231-2212-1

Mise en page (2009) : Lettres d'Or
Version numérique (2022) : Emmanuel Marc Dubois/3d2s

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris
tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

I

**L'Occident chrétien
à la découverte
de l'empire du « Turc »**

SEFÂRETNÂME : COMPTES RENDUS
DES AMBASSADEURS OTTOMANS EN EUROPE

Frédéric Hitzel
CNRS-EHESS

En dehors de quelques émissaires temporaires, espions, négociants, commerçants, prisonniers, les Ottomans ne voyagent pas en dehors du *dâr ül-islam*, le « territoire de l'islam ». Et si certains d'entre eux ont l'occasion de se rendre en Occident, cela n'a pratiquement pas laissé de traces. On est ainsi frappé par l'absence quasi totale de récits de voyage chez les Ottomans, entre le xv^e et le xviii^e siècle¹. De fait, il n'existe pas chez eux de tradition littéraire semblable à celle de la *rihla* arabe, comme on la trouve chez des auteurs arabes classiques tels Nasir-i Khosraw, Ibn Jubayr ou Ibn Battuta. Les premiers textes ottomans concernant l'« ailleurs » sont, pour l'essentiel, des récits de campagne militaires (*menâzîlnâme* ou *fethnâme*) destinés à la gloire des sultans, de leurs proches ou de leurs serviteurs, ou bien des ouvrages « géographiques » ou « ethnographiques ». Le voyage n'apparaît pas comme un sujet littéraire, mais davantage pour souligner le côté extraordinaire ou exotique d'un récit et glorifier un personnage ou une dynastie.

Cependant, les revers militaires face aux Occidentaux, puis à la fin du xvii^e siècle et au début du xviii^e siècle, de véritables débâcles se soldant par des traités désastreux, ne pouvaient que frapper les esprits et persuader les dirigeants ottomans que l'Empire n'était plus l'État dominant de l'Europe et du Levant, que sa supériorité était entamée, qu'une évolution s'était produite dans le monde occidental. Certains ressentaient la nécessité d'apporter des transformations dans le fonctionnement de l'État, nécessité qui passait aussi par une plus grande ouverture sur le monde extérieur.

Afin de mieux comprendre les succès militaires et le dynamisme économique des puissances occidentales, le gouvernement ottoman

1 Pour s'en convaincre, il suffit de dépouiller les index de Stéphane Yerasimos, *Les Voyageurs dans l'Empire ottoman, xiv^e-xvi^e siècles*, Ankara, Imprimerie de la Société turque d'histoire, 1991.

dépêcha pour la première fois des observateurs, plutôt que des ambassadeurs, dans les principales capitales européennes. Ces derniers prirent l'habitude de rédiger à leur retour la relation de leur mission, les *sefâretnâme*, pour rendre compte de ce qu'ils avaient vu et fait au cours de leur séjour chez l'infidèle². Ces ouvrages, qui exciteront la curiosité des élites, seront à l'origine d'un intérêt croissant pour diverses manifestations – souvent étranges aux yeux des Ottomans – de la culture européenne. Ils se distinguaient considérablement des travaux de leurs prédécesseurs, tel que le *Seyahâtname* (« Livre des Voyages ») d'Evliyâ Tchélébi, car ils ne décrivaient plus les merveilles techniques de l'Occident sous l'angle du simple divertissement et de l'exotisme, mais davantage sous l'angle de l'utilité pratique et de l'intérêt scientifique. À travers cette communication, nous nous proposons de retracer l'évolution de ces *sefâretnâme* et de souligner quelques thèmes abordés.

Notons tout d'abord que la composition des *sefâretnâme* traduit une rupture totale avec le passé. En effet, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, si certains émissaires ottomans se sont rendus à titre officiel en Occident, cela a laissé peu de traces. Du XIV^e au XVII^e siècle, les terres lointaines d'Europe – et notamment d'Europe occidentale – ne présentant pas de danger direct pour l'Empire ottoman, les dirigeants ottomans ne ressentaient pas le besoin de s'y intéresser. En cas de négociations politiques et diplomatiques, c'était les puissances occidentales qui dépêchaient des envoyés à Istanbul, capitale de l'Empire ottoman, soit pour obtenir des avantages commerciaux et une protection de leurs sujets, soit pour solliciter l'aide du sultan. C'était rarement l'inverse qui se produisait. De fait, avant le XVIII^e siècle, les missions diplomatiques d'Ottomans envoyés en Occident ont laissé peu de témoignages. Lorsque le sultan exprimait le besoin de dépêcher des émissaires, il employait le plus souvent de simples légats recrutés parmi les corps relativement subalternes du palais, tels les *tchachnigir* (dégustateurs), *tchavuch* (hérauts), *müteferrika* (fourriers) ou autres *kapıdji bachi* (chambellans) ; en aucun cas, ces envoyés étaient recrutés parmi les « gens de plume ». D'ailleurs, on connaît rarement leur nom – certains sont issus des communautés chrétienne ou juive de l'Empire –, de même que leur

2 Pour une liste détaillée des *sefâretnâme*, voir Faik Reşit Unat, *Osmanlı Sefirleri ve Sefaretnameleri (Les Ambassadeurs ottomans et leurs relations d'ambassades)*, Ankara, Imprimerie de la Société turque d'histoire, 1968, p. 46-218, et A. Süslü, « Un aperçu sur les ambassadeurs Ottomans et leurs *sefaretnâme* », *Tarih Araştırmaları Dergisi*, t. XIV, n° 25, 1981-2, p. 233-260.

titre et mission³. Si le mot turc *elichi* (en arabe *safir/sefir*), qui désigne de nos jours l'ambassadeur, tendit à se généraliser au XVIII^e siècle, dans les lettres officielles, les sultans désignaient leurs émissaires uniquement sous l'expression « mon esclave » (*kullum*) ou bien « mon homme » (*adamim*). Les seules qualités requises pour ces hommes étaient « d'être au service de l'État et d'avoir atteint suffisamment de connaissances dans les expressions et les intrigues des chrétiens » (*tertib-i muhâverât ve desâyis-i nasârâya tahsil ittil' â etmis*)⁴. Tandis que ces missions ottomanes vont étonner les cours occidentales⁵, elles ne semblent pas avoir suscité d'intérêt du côté ottoman. On ne possède aucun écrit de ces émissaires sur leur séjour au *Frengistan*, « le pays des Francs », à l'exception de quelques correspondances, et leurs expériences ne paraissent pas constituer des événements dignes de l'attention des chroniqueurs ottomans⁶.

Cependant, un certain intérêt pour l'Occident commença à se manifester dans la seconde moitié du XVII^e siècle. La première ambassade dont il subsiste une relation eut lieu en 1665 à Vienne à l'occasion du traité (ou de la trêve) de Vasvar entre les souverains ottoman et autrichien. Deux relations turques de l'événement ont subsisté dont l'une est le rapport officiel de l'ambassadeur Kara Mehmed Pacha⁷. Mais, bien que la délégation séjourna à Vienne pendant neuf mois, le rapport de

3 On compte 176 envoyés ottomans à Venise entre 1384 et 1762 : Maria Pia Pedani [Fabris], *In nome del Gran Signore. Inviati Ottomani a Venezia dalla caduta di Costantinopoli alla guerra di Candia*, Venise, Deputazione Editrice, 1994, et « Ottoman envoys to Venice (1384-1644) », *Arab Historical Review for Ottoman Studies*, t. XIII-XIV, 1996, p. 111-115. De son côté, Faik Reşit Unat dénombre 39 envoyés en Autriche, 30 à Venise, 21 en Pologne, 15 en Russie, 11 en France.

4 Mehmed Râchid, *Târîh-i Râşid*, Istanbul, 1282/1865-1866, t. V, p. 213-214.

5 Gérard Poumarède, « Soldats et envoyés des souverains musulmans en France », dans Mohammed Arkoun (dir.), *Histoire de l'Islam et des musulmans en France du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Albin Michel, 2006, p. 382-393.

6 La seule exception notable est l'affaire Djem. En 1482, ce frère et rival du sultan Bâyezid II (1481-1512), dut chercher un refuge auprès des puissances chrétiennes. Il vécut douze ans d'exil en Occident, notamment en France où il séjourna plusieurs années à Bourgueuf. Pour en savoir plus, voir Louis Thuasne, *Djem Sultan, fils de Mohammed II, frère de Bayezid II (1559-1495)*, Paris, Ernest Leroux, 1892 ; Nicolas Vatn, *Sultan Djem. Un prince ottoman dans l'Europe du XVI^e siècle d'après deux sources contemporaines : Vâki'ât-ı Sultân Cem, Œuvres de Guillaume Caoursin*, Ankara, Imprimerie de la Société turque d'histoire, 1997 ; Didier Delhoume, *Le Turc et le Chevalier. Djem Sultan, un prince ottoman entre Rhodes et Bourgueuf au XVI^e siècle*, Limoges, Culture & Patrimoine en Limousin, 2004.

7 Faik Reşit Unat, *Osmanlı Sefirleri ve Sefaretnameleri*, op. cit., p. 47-49 ; Franz Babinger, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*, Leipzig, Otto Harrassowitz, 1927, p. 325 ; Richard F. Kreutel, « Der Schädel des Kara Mustafa Pascha », *Jahrbuch des Vereines für Geschichte der Stadt Wien*, t. XXXII-XXXIII, 1976-1977, p. 63-77. Le rapport de Kara Mehmed Pacha est imprimé dans Mehmed Râchid, *Târîh-i Râşid*, op. cit., t. I, p. 120-125, et Fındıklı Silâhdar Mehmed Aga, *Silâhdar Târîhi*, Istanbul, 1928, t. I, p. 403-409. Le Lorrain François de Mesgnien Meninski

cet ambassadeur ottoman est court et sec. Il se limite à faire le compte rendu des démarches officielles à la cour de Léopold I^{er} et, contrairement à l'écrivain Evliyâ Tchélébi qui accompagna la délégation ottomane et rapporta une description précise de la capitale autrichienne⁸, ne dit presque rien sur le pays qu'il visita. L'événement est toutefois suffisamment important pour mériter d'être consigné par écrit. Dorénavant, tous les ambassadeurs ottomans envoyés en Europe prennent l'habitude, à leur retour, d'écrire la relation de leur mission pour rendre compte de ce qu'ils ont vu et, plus particulièrement, de ce qu'ils ont fait.

Un certain nombre de ces relations, les *sefâretnâme*, nous sont connues. De loin la plus intéressante est celle composée par Yirmisekiz Tchélébi Mehmed Efendi, qui, en 1720-1721, se rendit en qualité d'ambassadeur à la cour de Louis XV. L'envoi à Paris non pas d'émissaire comme dans les époques antérieures, mais d'un ambassadeur extraordinaire en titre (*elçhi*) représentait une innovation diplomatique. Outre ses tâches diplomatiques spécifiques, le grand vizir Nevchehirli Ibrâhîm Pacha, gendre du sultan Ahmed III (1703-1730), lui recommandait de « visiter les forteresses et les manufactures, de faire une étude approfondie des moyens de civilisation et d'éducation et de faire un rapport (*takrir*) sur ceux capables d'être appliqués (en Turquie) »⁹.

Le choix de Yirmisekiz Tchélébi Mehmed Efendi est important. Bien que sa biographie soit incomplète, on sait qu'il avait une cinquantaine d'années au moment de son ambassade. Il avait fréquenté l'école des pages du palais impérial puis fait une brillante carrière dans la vingt-huitième compagnie des janissaires (d'où son sobriquet de Yirmisekiz, « vingt-huit »). Sa formation de lettré lui permit d'être nommé inspecteur de l'arsenal, puis plénipotentiaire en second avec le titre de « receveur des finances de troisième classe » lors des négociations du traité de Passarowitz (1718). À cette occasion, il s'est acquis, selon le marquis de Bonnac,

servit de premier interprète à l'empereur. Sa relation écrite en italien, intitulée *Relazione di cii che è passato circa l'ambasciata solenne turchesca nell'anno 1665 e 1666*, est conservée dans les archives de Vienne.

- 8 Sur le séjour d'Evliyâ Tchélébi à Vienne, voir Richard F. Kreutel, *Im Reiche des Goldenen Apfels*, Graz, Styria Verlag, 1957, rééd. et complété avec Erich Prokosch, Graz, Styria Verlag, 1987. L'authenticité du récit fut mise en doute par Richard F. Kreutel, « Ewlija Çelebîs Bericht über die Türkische Grossbotschaft des Jahres 1665 in Wien », *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. LI, 1950, p. 188-242. Cependant, Evliyâ Tchélébi semble avoir réellement séjourné en Autriche selon Karl Teplý, « Evliyâ Celebî in Wien », *Der Islam*, t. LII, 1975, p. 125-131 ; *Id.*, « Türkische Sagen und Legenden um Wien, die Stadt des Goldenen Apfels der Deutsch », *Österreichische Zeitschrift für Volkskunde*, t. XXXI, 1977, p. 255-284.
- 9 Enver Ziya Karal, « Tanzimattan evvel Garplılaşma Hareketleri (1718-1839) », *Tanzimat*, t. I, 1940, p. 19.

ambassadeur de France à Constantinople (1716-1724), « beaucoup de réputation parmi les ministres des princes chrétiens qui y avaient assisté ». Ainsi s'explique qu'il ait été désigné pour se rendre en France.

Le voyage de l'ambassadeur, accompagné de son fils Sa'ïd Efendi (lui-même futur ambassadeur en Suède et en France, en 1742, et futur grand-vizir) et d'une suite d'une centaine de personnes dura un an, de son départ d'Istanbul, le 7 octobre 1720, à son retour, le 8 octobre 1721. Très réservées sur le principe même de son ambassade, les autorités françaises ne l'en accueillirent pas moins avec des égards et un faste exceptionnels, tandis que ses apparitions suscitaient partout une immense curiosité. Débarqué à Toulon le 22 novembre, il dut, après une quarantaine passée à Maguelone, gagner Paris avec un long détour par l'Ouest du pays, en commençant par emprunter le canal du Midi, pour éviter le Sud-Est ravagé par la peste. Arrivé à Paris le 8 mars 1721, il resta cinq mois dans la capitale, où il fut reçu en audience par Louis XV, alors âgé de onze ans, et par le régent, Philippe d'Orléans¹⁰.

Le *sefâretnâme* de Yirmisekiz Mehmed Efendi est connu par plusieurs publications en turc ancien et moderne et dans la traduction française du « jeune de langues », Julien-Claude Galland (neveu du traducteur des *Mille et une nuits*). On sait qu'un premier état fut rédigé pendant le voyage même et présenté au grand-vizir Nevchehirli İbrâhîm Pacha immédiatement après son retour. Deux ans plus tard, une seconde version plus étendue vit le jour, mais dont le marquis de Bonnac fit retrancher par l'auteur les passages trop défavorables au secrétaire d'État aux Affaires Étrangères, l'archevêque de Cambrai, Dubois.

Cette relation est un document remarquable sur la découverte de la France par un lettré ottoman. Par la curiosité, l'ouverture d'esprit, les qualités de description et de jugement dont elle fait preuve, elle se place incomparablement au-dessus de celle rapportée de Vienne par Kara Mehmed Pacha en 1665. Elle servira d'ailleurs de modèle à tous les *sefâretnâme* postérieurs, au point, certainement, de retarder l'évolution du genre.

Dans son compte rendu, Yirmisekiz Mehmed Efendi s'étend avec enthousiasme et pertinence sur les curiosités naturelles et surtout – ce qui

10 Sur l'ambassade de Yirmisekiz Tchêlêbi Mehmed Efendi en France, voir Mehmed Efendi, *Le Paradis des infidèles*, éd. Gilles Veinstein, Paris, François Maspero-La Découverte, 1981 ; Fatma Müge Göçek, *East Encounters West, France and the Ottoman Empire in the Eighteenth Century*, New York-Oxford, Oxford University Press, 1987, p. 7-81 ; E. D'Aubigny, « Un ambassadeur Turc à Paris sous la Régence. Ambassade de Mehémet-Effendi en France, d'après la relation écrite par lui-même et des documents inédits des Archives du Ministère des Affaires étrangères », *Revue d'histoire diplomatique*, t. III, 1889, p. 78-91 et 200-235.

correspondait à sa mission – sur les réalisations militaires, scientifiques et techniques de la France. Il donne ainsi des évocations vivantes et minutieuses du canal du Midi et de ses écluses, des Invalides (avec l'orgue, la chapelle, l'hôpital des vétérans), de la collection des plans-reliefs alors conservée aux Tuileries, des manufactures royales de tapisseries des Gobelins et de miroirs de Saint-Gobain, du « Jardin du roi » (futur musée d'histoire naturelle), de l'Opéra, de l'Observatoire de Paris, des palais et jardins à la française de Saint-Cloud, de Meudon, de Versailles, de Marly (avec sa fameuse « machine » élevant l'eau de la Seine) et de Chantilly. En revanche, Mehmed Efendi traite peu des institutions politiques, de la personnalité des gouvernants, du contenu de ses négociations, ce qui faisait dire au marquis de Bonnac que sa relation n'était pas celle d'un ambassadeur. Il est également plutôt avare d'informations sur les mœurs des Français, si ce n'est sur leur curiosité, sur l'étonnante liberté de mouvement de leurs femmes, qui ne font qu'aller et venir dans les rues et à l'Opéra, et sur les égards qu'ils leur accordent. De même, il donne peu d'informations sur la nourriture, l'ameublement et la vie quotidienne des Français. De son côté, Mehmed Efendi et sa suite continuaient de mener en France une vie parfaitement musulmane : ils accomplissaient scrupuleusement tous leurs devoirs religieux, fût-ce sur les bords du canal de Languedoc ou dans une salle de bains de Versailles, mangeaient sur le sol à la turque et recevaient sur des sofas¹¹.

À aucun moment dans son *sefâretnâme* Mehmed Efendi ne se risque à faire un rapprochement direct avec la société ottomane. Mais ses descriptions et comparaisons sont suffisamment éloquentes pour trouver quelques échos dans la société ottomane. De retour à Istanbul, il devait d'ailleurs se faire l'un des meilleurs propagandistes de la culture, de la civilisation et des techniques françaises, à tel point que le grand-vizir, très impressionné, fit adopter par les milieux de la cour et du gouvernement un genre de vie nouveau. Une certaine vogue « des modes franques » s'épanouit alors à Istanbul, sorte de pendant au goût occidental pour les turqueries.

D'autres *sefâretnâme* contemporains de Yirmisekiz Mehmed Efendi témoignent de cet intérêt porté uniquement aux réalisations techniques, scientifiques et artistiques de l'Occident. À cet égard, on peut citer le rapport de Mustafâ Efendi dans lequel il relate sa visite au planétarium de l'Académie de Leyde en 1730¹² ou celui de son homonyme, Hattî

11 Mehmed Efendi, *Le Paradis des infidèles*, op. cit., p. 42.

12 Faik Reşit Unat, *Osmanlı Sefirleri ve Sefaretnameleri*, op. cit., p. 65-68.

Mustafâ Efendi, qui visita en 1748 l'Observatoire de Vienne et assista aux toutes premières expériences d'électricité statique :

On nous montra l'appareil suivant : il y avait deux pièces contiguës. Dans l'une se trouvait une roue à laquelle étaient fixées deux grandes boules de cristal. Celles-ci étaient rattachées à un cylindre creux, plus étroit qu'un roseau, d'où partait une longue chaîne qui rejoignait l'autre pièce. Lorsqu'on faisait tourner la roue, un souffle brûlant courait le long de la chaîne jusque dans l'autre pièce où il jaillissait du sol ; si un homme le touchait, le souffle lui piquait le doigt et ébranlait tout son corps. Plus extraordinaire encore, si l'homme en question en tenait un autre par la main et celui-ci un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un cercle de vingt ou trente personnes fût ainsi formé, chacun d'eux ressentait le même choc sur son doigt et dans son corps. Nous-mêmes, nous avons essayé. Mais comme ils n'ont pas su répondre de façon intelligible à nos questions et que ce dispositif est simplement un jouet, nous n'avons pas jugé utile d'obtenir de plus amples renseignements¹³.

Hattî Mustafâ Efendi eut droit à d'autres expériences, dont l'une fait curieusement penser aux débuts de la photographie et du cinéma :

[...] une autre invention comprenait une boîte pourvue à l'intérieur d'un miroir et à l'extérieur de deux poignées de bois. Lorsque l'on tournait les poignées, des rouleaux de papier, renfermés dans la boîte, se dévidaient graduellement, faisant apparaître diverses sortes de jardins, palais et autres fantaisies peintes sur le papier.

Citons encore les rapports d'ambassade du derviche Mehmed Efendi sur sa mission en Russie (1754-55)¹⁴ ; celui, sur Vienne, d'Ahmed Resmî Efendi (1757), qui rédigea à son retour d'une mission diplomatique à Berlin (1763) une « Géographie moderne » (*Cografya-yî cedid*) ; la relation de Silâhdar Ibrâhîm Pacha sur la Russie, qui porte sur les années 1771-1775, et où il décrit le musée de Saint-Petersbourg, les rues et les ponts de la ville, le jardin zoologique, le palais de Peterhof, les chantiers navals, le régime douanier et fiscal russe ainsi que l'organisation des postes¹⁵.

13 Bernard Lewis, *Comment l'Islam a découvert l'Europe*, Paris, La Découverte, 1984, p. 237-238 (d'après la chronique de l'historien 'Izzi, *Târîh-i 'Izzi*, Istanbul, 1199/1785, p. 190a-190b).

14 Jean Dumoret, « Relation de l'ambassade du derviche Méhemmed-Efendi à Pétersbourg, en 1168 de l'hégire (J.C. 1754), extraite des Annales de l'empire ottoman de Vassif-Efendi », *Journal asiatique*, t. VIII, 1826, p. 118-125 et B. Nikitine, « Un diplomate Turc en Russie sous l'impératrice Élisabeth », *Journal asiatique*, t. CCXLIV, 1956, p. 217-222.

15 Faik Reşit Unat, *Osmanlı Sefirleri ve Sefaretnameleri*, op. cit., p. 116-128. Voir également l'ambassade d'Abdülkerîm Pacha d'après le journal du prince Repnin, ambassadeur de Catherine II : *Mübadele: An Ottoman-Russian exchange of Ambassadors*, éd. N. Itzkowitz, London-Chicago, 1970.

Avec le temps, on constate un progrès dans la qualité de ces relations. Les diplomates ottomans se montrent de mieux en mieux informés, plus scrupuleux dans leurs descriptions et pertinents dans leurs réflexions. Ils s'intéressent davantage qu'autrefois aux divers aspects économiques des pays visités, en insistant sur ce qui fait la richesse d'un pays, à savoir un commerce prospère, une bonne gestion et une administration efficace ; ils commencent également à porter un intérêt à l'organisation des gouvernements et à leur fonctionnement.

Ahmed Resmî Efendi, qui fut ambassadeur à Vienne en 1757-1758, puis à Berlin en 1763-1764, fait par exemple de fréquentes allusions aux commerces et aux fabriques des pays qu'il a traversés¹⁶. À propos de la Prusse, il vante aussi les sages mesures douanières prises par Frédéric II (roi de 1740 à 1786) pour protéger le commerce national. Il a vu des fabriques de sucre et de tissus dont les machines sont construites à Berlin. Il a remarqué que les Prussiens, qui importaient autrefois des porcelaines de la Chine (*fagfuriye*) et de l'Inde, ont su développer leur propre production, en produisant d'abord des porcelaines en Saxe puis à Berlin¹⁷.

Son neveu, Ahmed Azmî Efendi, qui fut nommé ambassadeur à Berlin en 1790, où il séjourna plus de onze mois, bien que s'intéressant surtout aux affaires militaires de la Prusse, signalait lui aussi l'extraordinaire effort déployé par le successeur de Frédéric II, le roi Frédéric-Guillaume II (roi de Prusse de 1786 à 1797) pour créer des manufactures et des industries textiles, notamment de soie, grâce auxquelles le pays tirait sa richesse. S'il ne se risque pas à faire un rapprochement direct avec l'économie ottomane, il fait toutefois remarquer que ce miracle économique n'a pu être réalisé qu'en imposant un droit de douane de 30 % sur les marchandises étrangères¹⁸. À la fin de son *sefâretnâme*, Azmî Efendi va jusqu'à dresser une liste de recommandations pour l'amélioration de l'État ottoman. Il conseille notamment d'éliminer totalement la corruption qui est la cause de la ruine et de l'affaiblissement de l'Empire ottoman ; de veiller à ce que l'appareil d'État n'emploie que des personnes compétentes ; de s'assurer que chaque fonctionnaire perçoive un traitement régulier proportionné à son travail ; de ne pas relever un fonctionnaire de son poste s'il n'a commis aucune faute préjudiciable à l'ordre et aux principes de l'État ;

16 Ahmed Resmî, *Berlin Sefâretnâmesi*, Istanbul, 1303/1886, p. 27-28. Sur les ambassades ottomanes à Berlin au XVIII^e siècle, voir Y. Özkaya, « XVIII. Yüzyılda Prusya (Almanya)'da Osmanlı Elçileri ve bu Elçilerin Sefaret-nâmelerine göre Almanya », *Documents of First International Symposium on Turkish and European Image in Travel Books* (28 oct.-1^{er} nov. 1985), Eskişehir, 1987, p. 263-276.

17 Ahmed Resmî, *Sefaretnâme-i Ahmed Resmî*, Istanbul, 1980, p. 36.

18 Ahmed Azmî, *Sefaretnâme 1205 senesinde Prusya Kırâli İkinci Fredrik Giyom'un nezdine memur olan Ahmed Azmî Efendinindir*, Istanbul, 1303/1886, p. 52-53.

de ne pas nommer des personnes non qualifiées à des postes qu'elles sont inaptes à occuper ; d'instruire les couches les plus pauvres de la population. Azmî Efendi estime enfin que les forces armées, notamment les corps des artilleurs et des marins, doivent être correctement instruites et prêtes à répondre à n'importe quelle situation d'urgence, été comme hiver. Lorsque cette condition sera remplie, les alliés de l'Empire ottoman montreront une force et une ardeur plus grandes et il lui deviendra facile de vaincre ses ennemis¹⁹.

Une autre figure importante de cette époque est celle d'Ebu Bekir Ratîb Efendi qui fut chargé d'une mission à Vienne en 1791-1792. Il traite assez longuement, dans ses rapports très volumineux, qui n'ont pas encore fait l'objet d'une publication d'ensemble, des affaires politiques et surtout militaires de l'Autriche (plus de 80 % de son manuscrit se rapporte aux institutions militaires). Outre les structures militaires, comme l'Académie militaire (Theresianische Militärakademie) de Wiener Neustadt, installée à trente kilomètres au sud de la capitale, l'École du génie, et la fabrique des uniformes des soldats, il visite les manufactures d'indiennes et de fils d'or et d'argent de Schwechat, la fabrique de lainages fins de Linz. Ebu Bekir Ratîb Efendi ajoute également quelques commentaires sur la société autrichienne²⁰. Il est l'un des premiers à émettre l'idée que la faiblesse de son pays n'est pas due à une décadence morale et religieuse, comme le prétendent les mémorialistes ottomans, mais à la force acquise par les Européens²¹.

À la même époque, les réformes amorcées par le sultan Selîm III (1789-1807) ouvrent une nouvelle phase dans la connaissance de l'Occident par les Turcs. En 1792, dans le cadre d'un programme visant à aligner la Turquie sur ses voisins européens, le sultan décide d'établir des ambassades permanentes dans les grandes capitales européennes. La première est créée à Londres en 1793, puis d'autres sont ensuite ouvertes à Vienne (1794),

19 *Ibid.*, p. 56-59.

20 Pour un résumé de ce rapport, voir Cahit Bilim, « Ebubekir Ratîb Efendi, Nemçe Sefaretnamesi », *Bellekten*, t. LIV, n° 209, 1990, p. 261-295. Sur le personnage d'Ebu Bekir Ratîb Efendi, voir I. H. Uzunçarşılı, « Topyalı Ebubekir Ratîb Efendi », *Bellekten*, t. XXXIX, n° 153, 1975, p. 49-76 ; Stanford-J. Shaw, *Between Old and New : The Ottoman Empire under Sultan Selim III*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 1971, p. 95-98 ; Joshua M. Stein, « An Eighteenth-Century Ottoman Ambassador Observes the West : Ebu Bekir Ratîb Efendi reports on the Habsburg system of roads and posts », *Archivum ottomanicum*, t. X, 1985 [1987], p. 219-312 et « Habsburg Financial Institutions presented as a model for the Ottoman Empire in the *Sefâretnâme* of Ebu Bekir Ratîb Efendi », *Habsburgisch-osmanische Beziehungen*, Vienne, 26-30 septembre 1983, éd. A. Tietze, Wien, 1985, p. 233-241.

21 B. Lewis, *Comment l'Islam a découvert l'Europe*, op. cit., p. 110.

à Berlin (1795) et à Paris (1797)²². Outre leurs activités habituelles, ces diplomates, nommés pour des périodes courtes de trois ans, sont chargés d'étudier les institutions des pays où ils sont affectés, et d'acquérir les connaissances et les sciences utiles à l'Empire. Si la plupart des relations qu'ils rédigent à leur retour sont décevantes, certaines font preuve d'originalité. Celle de Seyyid Abdürrahim Muhibb Efendi, ambassadeur à Paris, de 1806 à 1811, est l'une des plus remarquables. Se référant dans son introduction au récit de Yirmisekiz Mehmed Efendi, lequel mentionne surtout les fêtes, les théâtres, les bals et les opéras, il précise d'emblée que :

[...] depuis ce temps, des améliorations ont été apportées dans la vie de ces peuples, de sorte que ces récits sont pleins de lacunes. J'essaierai d'y remédier en écrivant ce qu'il n'a pas dit et en consignnant ici tout ce que j'ai pu voir de leurs usages et comprendre de leurs lois. Aussi m'arrivera-t-il de raconter des choses extraordinaires²³.

106

Composée de quarante-deux chapitres, sa relation commence par l'armée et met tout de suite l'accent sur le service militaire obligatoire, ce qui le conduit à la remarque que la conscription est possible grâce à l'état civil. L'éducation est ensuite abordée par le seul biais de l'éducation militaire et l'auteur décrit les pensionnats militaires en utilisant le mot *pansiyon*. Notons à ce propos que le texte est truffé de néologismes qui vont désormais faire leur entrée dans la langue turque. Dans ces écoles, on apprend la physique (*fizika*) et la chimie (*kimika*), nouvelle discipline qui, selon l'auteur, n'a rien à voir avec *el-kimika* car « l'étude de cette science ne vise pas à transformer le cuivre en or ou en argent ou de faire des rubis à partir de morceaux de verre, mais consiste à classer et à différencier tous les objets, tels les bois, les pierres et les métaux [...]. Ils ont, par conséquent, installé en divers lieux des bâtiments avec de grandes salles, des pièces et des fours, sous l'appellation de cabinet des métaux [...] »²⁴.

22 E. Kuran, *Avrupa'da Osmanlı İkamet Elçiliklerinin Kuruluşu ve ilk Elçilerin Siyasi Faaliyetleri (1793-1821)*, Ankara, Institut de recherches de la culture turque, 1988 et T. Naff, « Reform and the Conduct of Ottoman Diplomacy in the Reign of Selim III, 1789-1807 », *Journal of the American Oriental Society*, t. LXXXIII, n° 3, 1963, p. 295-315.

23 Bertrand Bareilles, *Un Turc à Paris (1806-1811). Relation de voyage de Mouhib Efendi*, Paris, éditions Bossard, 1920, p. 8. Cette relation a été récemment traduite par Stéphane Yerasimos, *Deux Ottomans à Paris sous le Directoire et l'Empire. Relations d'ambassade*, Arles, Sindbad-Actes Sud, 1998. Voir également de Stéphane Yerasimos, « Les premiers témoignages Ottomans sur la France Post-révolutionnaire : les rapports des ambassadeurs Ottomans à Paris pendant le Directoire, le Consulat et l'Empire », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde Turco-iranien*, t. XII, 1991, p. 47-57.

24 S. Yerasimos, *Deux Ottomans à Paris*, op. cit., p. 227-228.

À travers ces descriptions, Muhibb Efendi semble avoir saisi le fondement de la science moderne, la description et la classification systématique. D'ailleurs, il remarque que les sciences considérées secondaires par les Ottomans (*'ulûm-i cüz'iye*) sont estimées chez eux comme des sciences fondamentales (*'ulûm-i külliye*).

Il poursuit son récit par la description de Paris, « l'une des plus grandes villes qui soient dans les pays infidèles par son étendue et le nombre de ses habitants » ; il s'intéresse aux méthodes utilisées par la police, *policya* (venant sans doute de l'italien *polizia*), du ministre de la Police de Napoléon, Joseph Fouché. À ce propos, il fait remarquer que

[...] les hommes faisant partie de la police ne sont pas vêtus comme les soldats mais se promènent comme tout le monde et, s'ils doivent décliner leur identité, ils montrent l'insigne cousu au revers du col de leur veston, ce qui oblige les gens à leur obéir. Si malgré cela on oppose une résistance, ou si la personne interpellée s'y refuse par les armes, elle est conduite au poste de police et frappée par les soldats à coups de crosse et de baïonnette. Mais s'ils sont autorisés à user de telles méthodes, en revanche ils ne peuvent pas appliquer un châtiment sans que l'accusation soit examinée et démontrée par des preuves convaincantes²⁵.

De là, on passe aux procédures pénales, à la description des tribunaux et à la peine capitale. À cette occasion, il décrit minutieusement le fonctionnement de la guillotine, sans que son nom soit cité. Il nous dit seulement que « cet instrument, fut inventé par un Français au temps de la République (*Cumhuriyet*) et il porte son nom ». Il ajoute que, « s'il faut croire les Français, on exécutait alors des centaines d'individus par jour ». C'est l'une des rares mentions de la période révolutionnaire dans le texte. Muhibb Efendi s'étend ensuite longuement sur l'institution des passeports (*pasaporta*).

Il est clair que Muhibb Efendi est vivement impressionné par le réseau d'agents et d'espions mis en place par Joseph Fouché. Cette sécurité intérieure, jointe à une forte densité de la population, font que, selon l'auteur, le pays est riche et prospère. Le message qu'il veut ainsi transmettre à ses pairs à Istanbul, à travers la description admirative des services instaurés par l'administration napoléonienne, est que tout cela rapporte à l'État, puisque celui-ci perçoit des taxes. On voit ici naître l'une des idées centrales des *Tanzîmât*, à savoir permettre à la nation de s'enrichir si l'État veut augmenter ses revenus.

Le récit se poursuit par la description des services de diligences, de la poste (*posta*), du télégraphe (*telgraf*) aérien de Claude Chappe (1763-1805),

25 *Ibid.*, p. 181.

qui permet la transmission des messages au moyen de signaux obtenus à l'aide de bras articulés établis sur des tours ; de l'Hôtel des monnaies et des différentes monnaies... Il est très impressionné par l'organisation des services publics : asiles d'aliénés, maisons de retraite pour femmes âgées, maison de l'assistance publique (*hâne-i veled al-zina*) et hôpitaux où on lui fait visiter les salles de dissection. Dans l'une d'elles, il est stupéfait de voir le crâne du meurtrier du général Kléber devant lequel il s'empresse de réciter la *fâtiha*, la prière pour les morts²⁶.

Après la description des services, Muhibb Efendi passe aux arts et à l'industrie. Il rapporte que les Européens possèdent de grands édifices où ils conservent les différents objets et instruments inventés. Ce procédé permet à un inventeur de voir ce qui a déjà été élaboré, afin qu'il puisse l'améliorer. Lorsque celui-ci a réalisé une nouvelle invention, il la présente à l'examen d'un groupe de savants qui se prononcent sur son utilité. Si elle est jugée bonne, l'inventeur reçoit une médaille ou une récompense en argent, puis un droit de vente exclusif. En évoquant ces méthodes, Muhibb Efendi raconte comment, il y a quelques années à Istanbul, un certain

Arakel Usta, inventeur des machines de la fabrique de poudre, affirma qu'il serait possible, avec l'aide de quelques machines, de conduire par temps adverse les navires de la flotte impériale sans encombre jusqu'à Büyükdere, sans avoir à les tirer à l'aide de chaînes d'ancre à contre-courant. Il fabriqua un petit galion capable d'être manœuvré par quatre ou cinq hommes et inventa des roues posées à l'extérieur des sabords [...]. Après l'avoir complété, il le présenta à titre d'exemple devant l'arsenal, mais sans que ces instruments soient expérimentés dans les navires de guerre à trois ponts ou dans les frégates, ils furent abandonnés sans raison²⁷.

Il en vient ensuite à décrire l'imprimerie du journal *Le Moniteur*, les fabriques de filature et de tissage qui ont permis aux États européens « d'importer de la laine brute de certains pays et particulièrement de l'État sublime, et de revendre la laine achetée une piastre l'ocque, quinze piastres après tissage, récoltant ainsi plusieurs millions. C'est ainsi qu'ils acquièrent de grands bénéfices pour leur nation et pour leur État »²⁸.

Le texte se poursuit par la description de l'Observatoire de Paris, que l'auteur surnomme la « maison des astrologues » (*müneccimbâne*), où il

26 Le crâne de l'assassin du général Kléber en Égypte (mort le 14 juin 1800) fut rapporté par le scientifique Larrey. Il fut montré pendant des années aux étudiants en médecine afin de leur faire voir la bosse du crime et du fanatisme, avant de finir au musée de l'Homme.

27 S. Yerasimos, *Deux Ottomans à Paris*, op. cit., p. 209-210.

28 *Ibid.*, p. 237.

est reçu par Lalande. Il y examine la lune à l'aide d'un télescope (*teleskob*), instrument qui a désormais remplacé les longues lunettes autrefois utilisées par Yirmisekiz Mehmed Tchélibi.

Le récit d'Abdürrahim Muhibb Efendi cherche avant tout à énumérer les diverses nouveautés administratives introduites par Napoléon. Les aspects politiques ne l'intéressent pas. À aucun moment, par exemple, il ne fait d'allusion directe à la Révolution française, pas plus qu'au nouveau régime. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, que les idéologies occidentales, comme celles issues de la Révolution française, pénétreront véritablement dans l'Empire ottoman.

Au cours de la période s'étendant de 1720 à 1838, malgré l'arrivée d'éléments conservateurs à certaines époques, le gouvernement ottoman chercha à s'informer sur les progrès et les affaires de l'Occident. De fait, si les premiers *sefâretnâme* s'intéressaient surtout à la civilisation matérielle de l'Occident, ils en vinrent progressivement à décrire l'organisation des gouvernements et le fonctionnement de l'appareil d'État. Les Ottomans regardaient désormais en direction de l'Europe non sans quelques craintes et inquiétudes. À la fin du XVIII^e siècle, des personnages comme Ahmed Resmî Efendi, auprès de la cour du roi de Prusse Frédéric II, Ebu Bekir Ratîb Efendi, auprès de Joseph II d'Autriche, et Abdürrahim Muhibb Efendi, auprès de Napoléon Bonaparte, ne rapportaient plus dans leur pays des récits exotiques mais davantage des textes offrant des exemples utiles pour réformer l'armée et l'administration ottomanes. Leurs observations n'eurent pas d'effet immédiat, mais leurs témoignages et conclusions permirent un peu plus tard la mise en route de réformes visant à moderniser l'État ottoman sur le modèle occidental. Leurs rapports influencèrent considérablement les premiers programmes du *Tanzîmât*. Notons d'ailleurs que Sadık Rifat Pacha, l'un des grands théoriciens des réformes du *Tanzîmât*, fut en 1838 le dernier diplomate turc à composer un *sefâretnâme*.

La relation d'ambassade est ainsi un genre situé à mi-chemin entre le document diplomatique et la relation de voyage. Son contenu politique, certes décevant, donne peu de renseignements sur les affaires, objet de l'ambassade. De même, un *sefâretnâme* ne traite pas du fond des négociations diplomatiques telles qu'elles apparaissent développées dans la correspondance. Il se contente d'indiquer les aspects formels et protocolaires : réceptions officielles, délivrance des lettres de créance, remise des cadeaux, etc. Mais contrairement aux rapports et comptes rendus destinés à un petit cercle de dirigeants, les *sefâretnâme* s'adressaient

avant tout à un public plus large de bureaucrates pour les informer de la nature et des caractéristiques du pays visité. Ceci explique en partie ces compositions stéréotypées sur une série d'activités et de sujets types. Ils connurent dès lors une très large diffusion, comme en témoignent les nombreux manuscrits conservés dans les bibliothèques turques et occidentales.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

Lucien Bély	7
-------------------	---

INTRODUCTION : L'Europe ottomane à l'époque moderne.

Essai de définition

Gilles Veinstein	9
------------------------	---

I

L'Occident chrétien à la découverte de l'empire du « Turc »

Les récits des voyageurs : source pour l'histoire ottomane

Elisabetta Borromeo	27
---------------------------	----

Les relations franco-ottomanes au XVII^e siècle : réalisme politique et idéologie de croisade

Faruk Bilici	37
--------------------	----

Les envoyés ottomans à la cour de France : d'une présence controversée à l'exaltation d'une alliance (XV^e-XVIII^e siècles)

Géraud Poumarède	63
------------------------	----

Sefâretnâme : comptes rendus des ambassadeurs ottomans en Europe

Frédéric Hitzel	97
-----------------------	----

II

Représentations du Turc en Europe

Le Turc en Italie : divertissements nobiliaires à la Renaissance

Guy Le Thiec	113
--------------------	-----

L'image des Turcs en Espagne aux XVI^e et XVII^e siècles

Alexandra Merle	147
-----------------------	-----

Turcs et turqueries dans les « représentations en musique » (xvii ^e -xviii ^e siècles)	
Françoise Dartois-Lapeyre	163
Discographie des Turcs et turqueries dans les représentations en musique aux xvii ^e et xviii ^e siècles.....	217
Table des matières.....	221